

# Études d'histoire religieuse



## Comptes rendus II

Volume 87, numéro 1-2, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080442ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080442ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

### ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

(2021). Compte rendu de [Comptes rendus II]. *Études d'histoire religieuse*, 87(1-2), 107–118. <https://doi.org/10.7202/1080442ar>

## Comptes rendus II

### *Deux églises paroissiales de Québec : du culte au patrimoine*

Gilles Gallichan, *L'église Saint-Charles de Limoilou. Témoin d'histoire et chantier d'avenir*. Photographies de Marc Lajoie, Québec, Septentrion, 2018, 239 p. ill. 50 \$

Claude Corriveau et Frida Franco, *Inoubliable Saint-Jean-Baptiste*, Québec, Septentrion, 2020, 223 p. ill. 50 \$

Publiées à peu d'intervalles, les monographies consacrées à deux églises paroissiales de Québec récemment fermées au culte, Saint-Charles dans le quartier Limoilou et Saint-Jean-Baptiste dans le faubourg Saint-Jean, constituent des cas particulièrement riches d'un passage du culte au patrimoine. De ce fait, ces ouvrages se prêtent bien à une interprétation à la fois religieuse, sociale, architecturale, artistique et patrimoniale.

L'histoire de l'église Saint-Charles de Limoilou écrite par Gilles Gallichan présente un intérêt spécifique du fait que la paroisse a été prise en charge à partir de 1902 par la communauté des Capucins, une branche de l'Ordre franciscain dont la maison mère se trouvait à Toulouse. Dans les premiers chapitres de son ouvrage, Gallichan montre combien la création de cette paroisse de la proche banlieue de Québec était réclamée par la population de ce nouveau quartier de Québec en pleine expansion à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. D'abord sous la responsabilité du clergé diocésain depuis sa création en 1896, la paroisse connaît de graves difficultés financières après l'incendie de la première église en 1899. Au moment où le père Alexis de Barbezieux relève le défi de la prise en charge de la paroisse au nom des Capucins, l'église est déjà en chantier depuis 1900 et ne sera achevée qu'en 1916. S'y ajoutera un cloître pour les Capucins et leurs novices.

Les efforts mobilisés pour la reconstruction et la décoration de l'église sont cependant anéantis par un nouvel incendie en 1916. Tout est donc à recommencer. L'architecte Joseph-Pierre Ouellet, un résident de Limoilou, propose une nouvelle vision du temple avec façade à deux clochers, ce qui permet en son centre l'installation d'une rosace pour plus de clarté à l'intérieur. Ainsi revue et corrigée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, l'église confirme son rôle à la fois conventuel et paroissial.

Le chapitre 9 consacré au symbolisme du décor de cette « troisième » église est particulièrement intéressant pour qui n'est pas familier avec la tradition chrétienne, ici doublée de la spiritualité franciscaine. Selon Gallichan : « Comme les bâtisseurs de cathédrales, ces hommes faisaient la synthèse de leur art et de leur foi et ils l'offraient à des fidèles, qui devinaient plus qu'ils ne comprenaient ou savaient décoder les symboles » (p. 71).

Les chapitres 10 à 19 sont consacrés à une étude systématique des éléments décoratifs et culturels de l'église. Les 52 vitraux polychromes sont l'œuvre de Wallace J. Fischer de la fabrique Bernard Leonard de Québec et de Guido Nincheri de Montréal ; ce dernier est également l'auteur des peintures de la voûte et de la nef. On y trouve diverses scènes allégoriques qui illustrent les vertus chères à saint François d'Assise. L'ouvrage aborde aussi dans le détail le nom des artistes, artisans et fournisseurs qui ont contribué aux autres éléments de décoration intérieure tels le maître autel, la chaire, la table de communion, les boiseries et la statuaire.

L'installation en 1920 d'un orgue Casavant, considéré alors parmi les meilleurs instruments construits au pays, permet à la paroisse de participer à la renaissance du chant sacré qu'on observe au cours des années 1920 et de s'inscrire dans la vie musicale de l'époque, grâce aux concerts qui y sont donnés par des organistes de renom.

Le chapitre 16 consacré à l'arrivée et au baptême des six cloches, en 1922, retient l'attention pour les manifestations qui y sont rattachées. Il est ici question du retard de la fonderie française Paccard à couler ces cloches à cause des destructions causées par la Grande Guerre et de l'ingénieux concours de popularité entre certains paroissiens pour recueillir des fonds destinés à leur achat. Se surajoute l'arrivée des cloches par le train d'Halifax et leur exposition sur le parvis de l'église devant une foule nombreuse. On procède ensuite à leur baptême par le cardinal Bégin entouré des élites de la ville, des Zouaves, des Cadets en costumes d'apparat et de l'Harmonie de Limoilou jouant la Marche pontificale. Ce tableau pittoresque aurait pu s'insérer dans un épisode de la série télévisée « La famille Plouffe » de Roger Lemelin.

On ne peut qu'être impressionné par la stratégie de financement de cette église au cours des années de construction et de décoration ; les revenus habituels liés à la dîme et aux quêtes du dimanche ne pouvaient suffire. En l'absence d'un conseil de fabrique et de marguilliers, la communauté des Capucins et leur curé désigné prennent les choses en main. Chaque étape et chaque élément de décoration font l'objet de sollicitations auprès des fidèles et des commerçants du quartier. On organise des spectacles suivis d'une quête spéciale, on émet des timbres paroissiaux, on tient des bazars...

Ce livre de Gilles Gallichan permet de prendre toute la mesure de l'état de chrétienté dont l'église Saint-Charles de Limoilou constitue un exemple représentatif avant la Révolution tranquille. L'adhésion des fidèles à la pratique religieuse et l'attachement, voire la fierté, qu'ils manifestent à l'égard de leur église atteignent un sommet à l'occasion des fêtes du 50<sup>e</sup> anniversaire de la paroisse rehaussées par la consécration de l'église en 1946. Saint-Charles compte alors 1900 familles catholiques pratiquantes, soit 8900 communicants. Le curé peut compter sur l'aide de sept vicaires qui animent 22 œuvres paroissiales. On trouve là toutes les activités sociales d'une grande paroisse urbaine de l'époque, activités qui seront assumées plus tard par différents services de la Ville de Québec.

Les cinq derniers chapitres de l'ouvrage abordent l'impact qu'a sur l'église le renouveau liturgique des années 1960, lequel est suivi du lent déclin de la pratique religieuse. L'état de ce bâtiment monumental commence à se dégrader faute de moyens financiers pour l'entretenir. En 1982, après 80 ans d'engagement soutenu, les Capucins se retirent de la responsabilité canonique et financière de la paroisse. La fusion des onze paroisses du quartier Limoilou devient par la suite inévitable; elle sera suivie de la fermeture de l'église Saint-Charles en 2012. Depuis ce temps, en attendant la décision du conseil de fabrique concernant le destin de cet édifice considéré «excédentaire», un groupe de jeunes limoulois connu sous le nom d'*Espaces Initiatives* travaille désespérément à lui trouver une nouvelle fonction dans la vie du quartier.

Il faut souligner le travail de recherche considérable entrepris par Gilles Gallichan pour reconstituer l'histoire des trois églises successives érigées dans la paroisse Saint-Charles de Limoilou. L'auteur a consulté diverses études générales ou spécialisées, les archives diocésaines, les bulletins paroissiaux, les cahiers de prône, les archives des Capucins et les journaux de l'époque, tout en ajoutant à son ouvrage un précieux index. Le photographe Marc Lajoie, de son côté, a permis d'illustrer avec clarté l'analyse historique. Gilles Gallichan et Marc Lajoie nous proposent, chacun à leur façon, une démarche didactique sur l'histoire d'une église qui constitue, en même temps, une initiation à une culture religieuse en voie d'être oubliée.

\*

Dans leur ouvrage *Inoubliable Saint-Jean-Baptiste*, l'ethnomuséologue Claude Corriveau et la designer graphiste-photographe Frida Franco s'emploient à reconstituer l'histoire de cette église, véritable cœur du quartier Saint-Jean-Baptiste. La première partie du livre est centrée sur l'historique des liens entre l'église et le quartier. Décennie par décennie, les auteures nous décrivent d'abord le contexte général de l'époque pour mieux y insérer les événements reliés à l'histoire du quartier, de la paroisse et de l'église, le

tout fortement appuyé par des photographies d'époque et des témoignages découlant d'enquêtes en ethnohistoire.

Le faubourg Saint-Jean, l'un des plus anciens de Québec, remonte au 18<sup>e</sup> siècle, mais son développement s'amorce véritablement au cours du siècle suivant. Il est malheureusement ravagé par le terrible incendie de 1845. Sa reconstruction coïncide avec l'érection d'une première église qui demeure une desserte de la paroisse Notre-Dame de Québec. Œuvre de l'architecte Charles Baillargé, elle est ouverte au culte en 1849 et son décor intérieur est achevé en 1857. Un nouvel incendie frappe le quartier en 1881 et l'église est à nouveau complètement détruite. De ce désastre naîtra l'église monumentale actuelle, d'une conception différente. Considérée comme l'une des plus vastes de la ville, elle est l'œuvre de l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy, un résident du faubourg. L'église est ouverte au culte dès 1884. La bénédiction des cloches survient deux ans plus tard, en même temps que l'érection canonique de la paroisse. Cependant, l'achèvement du gros œuvre ne met pas fin aux travaux d'aménagement et de décoration intérieurs qui se poursuivent jusqu'en 1896 et même au-delà.

Pour compléter la partie historique, les auteures évoquent succinctement, photos à l'appui, diverses activités reliées à la vie paroissiale, ainsi qu'une liste des associations paroissiales comme on en trouve dans d'autres paroisses de l'époque.

La seconde partie de l'ouvrage, de loin la plus importante, est consacrée à l'architecture et à la décoration intérieure de l'église ainsi qu'aux grandes orgues. Le temple présente un mélange de l'héritage architectural du Québec et du style français Second Empire, en particulier pour la façade inspirée de l'église de la Sainte-Trinité à Paris. Dix-sept statues en ciment du sculpteur Michele Rigali ornent la façade. D'origine italienne, Rigali habite à Québec depuis 1865 où il opère un atelier de sculpture religieuse.

Les travaux d'aménagement et de décoration intérieurs s'échelonnent sur 44 ans, de 1885 à 1929. Ils mettent à contribution plusieurs artistes et artisans du quartier et de l'extérieur. Comme dans le livre sur l'église Saint-Charles, les deux auteures s'emploient à décrire les éléments de décoration intérieure tels l'imposant maître-autel, la chaire non moins spectaculaire, la table de communion, le chemin de croix et divers autres éléments. Parmi les artistes locaux participants, on note les noms des sculpteurs François-Pierre Gauvin et Louis Jobin ainsi que la contribution anonyme de trois religieuses peintres des sœurs du Bon-Pasteur.

Claude Corriveau et Frida Franco accordent une attention particulière à la quarantaine de vitraux répartis dans le chœur, la nef et les galeries, exécutés sur une période de 15 ans, entre 1897 et 1912. En plus de leurs qualités esthétiques indéniables, ils ont été conçus comme une véritable

« catéchèse par l'image ». Les 14 vitraux de la nef relatent des épisodes de la vie de Jésus, alors que les 14 vitraux des galeries font référence à des scènes en lien avec l'eucharistie. Les 41 vitraux de l'église Saint-Jean-Baptiste sont l'œuvre de Wallace J. Fischer pour le compte de la manufacture Bernard Leonard, installée dans le Vieux-Québec.

Toute église catholique ne serait pas complète sans la présence de grandes orgues. Celui de l'église actuelle est construit par le facteur d'orgues Napoléon Déry, dont l'atelier est situé dans le faubourg Saint-Jean. Il a été inauguré par Ernest Gagnon en 1885. L'électrification de l'instrument amène la maison Casavant à améliorer l'orgue original de Déry en le dotant de nouveaux jeux. L'orgue romantique Déry-Casavant a depuis ce temps été classé *bien culturel* par le ministère de la Culture et des Communications en 1979. Les deux auteures soulignent, à juste titre, l'importance de la musique sacrée et du chant choral dans l'histoire de la paroisse. Pendant plus d'un siècle, une douzaine d'organistes se sont succédé à l'église Saint-Jean-Baptiste, ainsi que plusieurs chorales.

Publiée sous le format d'un livre d'art, *Inoubliable Saint-Jean-Baptiste* est d'une facture particulièrement soignée au niveau de la mise en page et de l'impression. Les deux auteures ont su transmettre au lecteur leur intention didactique en expliquant par des textes clairs, souvent sous forme de capsules, les divers éléments architecturaux et décoratifs de ce bijou patrimonial. Du même souffle, elles ont voulu expliquer les symboles chrétiens et les scènes tirées de la vie de Jésus et de la Bible, permettant ainsi de mieux comprendre et interpréter les peintures, vitraux et autres œuvres d'art. On aurait cependant souhaité un plus grand recours aux archives paroissiales pour rendre compte de la dynamique sociale qui animait le clergé et les paroissiens dans la construction et l'usage de l'église au fil des années.

La volonté manifeste de transmettre une culture religieuse devenue patrimoine s'appuie aussi sur un travail photographique remarquable. On y présente des vues d'ensemble accompagnées d'une série de photos de chaque vitrail ou autre œuvre d'art, incluant une multitude de gros plans sur certains détails qui pénètrent à distance dans cet univers du sacré, à défaut d'une visite sur place.

\*

Une comparaison entre ces deux monographies consacrées aux églises de Saint-Charles de Limoilou et Saint-Jean-Baptiste permet de déceler un certain nombre de points communs, tout en tenant compte des différences entre les deux paroisses. Du point de vue sociologique, Saint-Jean-Baptiste est une paroisse relativement riche dont les origines remontent au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, alors que Saint-Charles est de fondation plus récente et reflète un milieu social plus modeste. Leur histoire parallèle est marquée, comme pour

d'autres vieilles paroisses de Québec, par d'importants incendies obligeant les paroissiens à reconstruire leur temple une ou deux fois et en s'inspirant de styles architecturaux différents. Par ailleurs, ces églises monumentales étaient en mesure d'accueillir une population quasi complète de pratiquants catholiques pour la messe et les autres cérémonies religieuses. L'église Saint-Charles pouvait contenir 1953 personnes assises et l'église Saint-Jean-Baptiste autour de 2000. On pourrait aussi ajouter l'église Saint-Roch dans la basse-ville dont la capacité est analogue. En comparaison, dans le secteur culturel de la grande région de Québec, la salle Louis-Fréchette du Grand Théâtre de Québec compte 1873 places et le Palais Montcalm, 979.

Un autre point de comparaison intéressant entre les deux églises concerne leur aménagement intérieur ainsi que les artistes et artisans impliqués. À cet égard, on peut constater que les travaux de construction du gros œuvre sont réalisés relativement rapidement compte tenu des techniques de l'époque. Par contre, l'aménagement intérieur et la décoration s'étalent sur une plus longue période, en considérant la capacité d'en financer les différents éléments par des dons sans augmenter le fardeau de la dette de la paroisse déjà engagé pour le gros œuvre du bâtiment.

Les deux monographies nous permettent également d'établir la part des artistes et artisans locaux et celle des étrangers dans l'aménagement intérieur. Ainsi la conception architecturale est l'œuvre d'architectes locaux qui résident dans leur quartier comme les entrepreneurs reliés au gros œuvre. Pour les éléments de décoration en bois, on fait appel à des artistes sculpteurs ou des artisans ébénistes qui habitent aussi le quartier ou la région de Québec. Il en va de même pour les vitraux à quelques exceptions près. Dans le cas des peintures de la voûte, des fresques, du chemin de croix ou autres œuvres polychromes, on privilégie surtout des artistes de l'extérieur, dont Guido Nincheri de Montréal. Pour les ouvrages de prestige tels le maître-autel, la chaire, la table de communion et la statuaire, on fait surtout affaire avec les artistes et les artisans de la Maison T. Carli-Petrucci de Montréal ou de la Daprato Statuary Company de Chicago.

Les deux monographies ouvrent aussi des perspectives intéressantes sur la dimension sociologique de la vie paroissiale intimement rattachée à son église. Les stratégies de financement des œuvres d'art dépassent de toute évidence les revenus de la dîme et des quêtes hebdomadaires. Les mieux nantis sont sollicités, mais la population est aussi mise à contribution via les associations pieuses et des activités de toutes sortes. On ne peut s'empêcher de penser que la participation des paroissiens à la construction et à la décoration de leur église ait été une source de fierté, voire une référence identitaire à l'échelle du quartier.

Ces études sur les églises de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Charles de Limoilou viennent s'ajouter à l'imposante monographie en cinq tomes sur

la basilique Notre-Dame de Québec publiée en 2012 par le même éditeur<sup>1</sup>. D'autres églises de Québec ayant une valeur patrimoniale et sociologique comme Saint-Roch et Saint-Sauveur, les deux plus vieilles paroisses de la basse-ville, mériteraient aussi qu'on leur consacre une étude sérieuse.

Ces importantes monographies consacrées à l'église Saint-Jean-Baptiste et à l'église Saint-Charles de Limoilou contiennent de façon sous-jacente une problématique évoluant du cultuel vers le culturel. Ici comme dans d'autres études de même nature, la dimension patrimoniale s'en dégage à l'évidence. En ce sens, la publication de ces deux ouvrages constitue une invitation à la population des quartiers concernés pour reprendre en main sur de nouvelles bases l'avenir de leur église léguée par les générations antérieures.

Fernand Harvey  
Professeur associé  
Chaire Fernand-Dumont sur la culture, INRS  
fernand.harvey@ucs.inrs.ca

David Koussens, Jean-François Laniel et Jean-Philippe Perreault, dir.,  
*Étudier la religion au Québec : regards d'ici et d'ailleurs*, Québec,  
Presses de l'Université Laval, 2020, xi, 677 p. 59 \$

Depuis sa relance en 2015, la Société québécoise pour l'étude de la religion diffuse activement la recherche sur la religion et le religieux. Dans ce collectif paraissent des textes issus de communications entendues à son colloque de 2016 ou à son symposium international de 2017.

Trente-neuf spécialistes proposent soit des bilans ou des réflexions sur l'état actuel des études sur la religion et sur le religieux au Québec, soit les résultats d'enquêtes empiriques. Le plus grand nombre se définit comme sociologues, plusieurs proviennent d'autres sciences humaines, à peu près autant sont des spécialistes des sciences religieuses, on compte aussi quelques théologiens. Leurs textes ont été regroupés en quatre parties : « Des institutions de savoir » (universités et sociétés savantes), « Des enjeux épistémologiques », « Ce que le religieux nous révèle » et « De l'étude comparée » (travaux de chercheurs étrangers sur le Québec seul ou en comparaison).

---

1. *Notre-Dame de Québec 1664-2014*, Québec, Septentrion, 2014, 5 tomes. Tome 1 : Denyse LÉGARÉ, *L'inspirante basilique-cathédrale. L'architecture de Notre-Dame de Québec*, 173 p. ; Tome 2 : Jean-Marie LEBEL, *La paroisse Notre-Dame de Québec. Ses curés et leurs époques*, 349 p. ; Tome 3 : Paul LABRECQUE, *L'église Notre-Dame-des-Victoires. Un monument sur la place Royale à Québec*, 159 p. ; Tome 4 : Georges GAUTHIER LAROCHE, *L'église pionnière de Québec. Origines et fondateurs (1615-1664)*, 183 p. ; Tome 5 : Jean-Claude FILTEAU et Daniel ABEL, *Joyeuse lumière. Les vitraux de Notre-Dame de Québec*, 223 p.



Étudier la religion/le religieux au Québec n'est pas une sinécure. Dressons la toile de fond : sécularisation achevée de la société et néanmoins représentation encore passionnée du passé religieux ; colère toujours prête à s'exprimer contre l'Église catholique, mais catholicisme culturel encore assez prégnant ; volonté collective ferme de contrer l'expansion de toutes les religions dans l'espace étatique doublée d'irritation contre le militantisme religieux ; désintéret assez généralisé, quoique à des degrés divers, des Québécois envers leurs confessions culturelles d'appartenance et, en conséquence, suspicion à l'égard des croyants radicaux de tous horizons. **Sarah Wilkins-Laflamme** propose une intéressante étude quantitative sur quelques-uns de ces énoncés.

\*

La théologie et les sciences religieuses sont les premières à pâtir de ce contexte. Or, celui-ci n'est pas la seule source de leurs difficultés.

Du côté des sciences religieuses, avancent **David Koussens**, **Jean-François Laniel** et **Jean-Philippe Perreault** en présentation, les pionniers des années 1970 ont construit la discipline en étant persuadés de la disparition en cours de la religion dans les sociétés de la modernité avancée. Du coup, non seulement eux-mêmes et leurs successeurs ont eu et ont tendance à se désintéresser de la religion au profit du religieux, mais en outre ils pratiquent la « dilution de l'objet » (p. 10). Car ce religieux, ils le dissolvent soit dans un sacré plus ou moins dissocié des religions, soit dans la culture au sens anthropologique. Bref, eux-mêmes rendent leur objet sans substance. Pendant ce temps, quand ils étudient la religion, les chercheurs des autres sciences humaines le font évidemment à partir de leurs propres regards, préoccupations et méthodes. Comme, d'une part, leurs disciplines sont souvent ancrées dans une épistémologie plus solide, et que, de l'autre, la société se préoccupe davantage de religion [qui n'a pas disparu] que de religieux, il s'ensuit une « subordination des sciences religieuses » (p. 10), c'est-à-dire leur dévalorisation à la fois universitaire et sociale. Pour ces trois chercheurs, celles-ci sont donc une discipline encore en gestation. Ils parlent d'une « fondation inachevée » (p. 1 et p. 19).

Du côté de la théologie, ça ne va pas bien non plus. **Robert Mager** analyse qu'en dépit de leur effort considérable pour répondre aux attentes de la société, de l'université et de l'Église catholique, les théologiens sont confrontés à l'impasse des trois côtés. La société se méfie d'eux parce qu'ils s'intéressent à la religion et qu'ils le font de l'intérieur. L'Église se détourne de ces savants à la fidélité trop critique à son goût. Enfin, sceptiques sur la valeur scientifique de la théologie, les universités se retiennent de moins en moins d'expulser celle-ci.

Après les fermetures des années 1990 dans le réseau de l'Université du Québec, le tsunami des années 2010 a d'ailleurs détruit presque tout le reste : démantèlement des facultés des universités de Sherbrooke, McGill et de Montréal, remplacées par des structures au statut plus précaire et, sauf à Montréal, dispersion des professeurs dans d'autres départements. À l'Université Laval et à l'UQAM, les professeurs, pour l'instant épargnés, sont néanmoins contraints sans trêve de plaider auprès de l'administration la pertinence de leurs unités. **Solange Lefebvre**, **Sara Teinturier**, **Gilles Routhier** et **Catherine Foisy** font le point sur tout ce branle-bas institutionnel, peu propice, c'est le moins qu'on puisse dire, au calme nécessaire à la recherche !

Plusieurs pistes sont tracées pour sortir du marasme. Pour les codirecteurs du collectif, reconnecter le religieux à la religion et faire du « religieux du Québec » (p. 16) l'objet spécifique des sciences religieuses est une option reconnue par les chercheurs à l'international ; forts de cette caution, ils lancent un « appel militant » (p. 19) aux universités et aux financeurs de soutenir les sciences religieuses. Routhier, lui, fait valoir « l'utilité sociale » (p. 58) : enrichissement offert par la théologie et les sciences religieuses à de nombreux programmes d'enseignement et unités de recherche ; intelligence de la foi comme antidote au fondamentalisme ; mission sociale des universités de former les professionnels, y compris ceux du religieux. Ces auteurs se revendiquent de la rationalité institutionnelle. **Perreault**, dans son texte sur la jeunesse, et **Marc Dumas** soulignent quant à eux la richesse d'une approche heuristique : ils invitent à renverser et à aiguïser le regard. Pour le premier, s'il est admis que le social explique le religieux, il faut oser défendre qu'en retour le religieux aide à comprendre le social (p. 314). Dumas va plus loin : la théologie doit débusquer « le théologal où on ne l'attend pas » (p. 367), révéler l'absolu présent au sein de notre monde qui ne le voit pas, et en proposer le sens (p. 379). Enfin, **Mager** et, en postface, **Raymond Lemieux**, font entendre une voix prophétique. Lemieux rappelle que la foi porte une contestation radicale de l'ordre établi, le désir d'un monde autre ; et que, parmi leurs rôles, les religions ont celui de canaliser, de « civiliser » (p. 663) cette énergie pour la mettre au service du bien. Pour Mager, que les théologiens se recentrent sur les ressources de sens qu'offrent les traditions croyantes, qu'ils fassent dialoguer celles-ci et qu'ils en dégagent un sens commun, à la fois socle et horizon du travail que nous, humains, avons à faire ensemble pour relever les défis éthiques de notre temps. Si les universités ont mission de contribuer à faire naître l'avenir, alors, disent Mager et Lemieux, elles doivent soutenir l'étude de la religion et du religieux.

\*

L'histoire, la littérature, la sociologie, le droit, d'autres disciplines font elles aussi de la religion au Québec un de leurs objets de recherche.

La littérature ? Plus vraiment. **Mireille Estivalèzes** a scruté les cours de littérature dans nos universités. Très peu traitent de la Bible et des mythologies gréco-romaines, l'une et les autres pourtant constitutives de la culture occidentale; aucun n'est consacré aux rapports entre religions et littératures. **Céline Philippe** ne cache pas son inquiétude. Les littéraires n'étudient pas les liens entre littérature québécoise et catholicisme, témoin le peu de titres qu'elle a pu colliger. Et rares les écrivains contemporains qui intègrent dans leurs œuvres des éléments de catholicisme, même simplement culturel. Celles qui en contiennent sont-elles vouées à devenir inintelligibles aux jeunes (p. 322)? Refuser de transmettre un savoir sur le catholicisme, c'est, pour Philippe, «cesser d'entendre et de faire entendre quelque chose de cette "voix du pays de Québec", dont cette religion aura permis la transmission au fil du temps» (p. 333).

Si les littéraires abdiquent cette responsabilité, du moins peut-on compter sur les historiens pour s'en charger. **Guy Laperrrière** a recensé pas moins d'une cinquantaine d'auteurs et 410 titres en une quinzaine d'années : instruments de travail et synthèses ; histoire des idées et catholicisme culturel ; missions autochtones et étrangères ; personnel religieux ; éducation et culture ; pratiques, croyances, associations et régulations sociales ; protestantisme et judaïsme ; sans compter environ une thèse de doctorat par année. Tout un dynamisme ! **Brigitte Caulier** y ajoute en soulignant l'apport de l'histoire sociale à la connaissance des groupes religieux minoritaires, les préoccupations actuelles pour les «contacts interreligieux, interconfessionnels et interdénominationnels» (p. 165) d'hier, les nouvelles études sur les relations entre Québécois juifs, protestants et catholiques d'autrefois. Elle invite les historiens à creuser l'histoire des pratiques, des croyances, des liturgies, des rituels et des spiritualités ; bref, à persévérer dans l'histoire sociale, mais sans plus négliger l'histoire proprement religieuse.

C'est justement le sujet de la réflexion d'**É.-Martin Meunier**, mais pour le présent : «L'étude du religieux et de la religion peut-elle se justifier en elle-même au Québec?» (p. 137). Difficilement, déplore-t-il. Le «rapport trouble» (p. 153) des Québécois à la religion les ferait regarder de travers les sociologues de ce champ ; l'université exige de ceux-ci comme des autres chercheurs qu'ils ramènent de l'argent ; l'État, du reste, en offre passablement, mais à la condition que l'expertise qu'on lui propose porte sur les questions qui l'intéressent. Ces pressions conduisent les sociologues de la religion à nicher leur objet ailleurs qu'en lui-même : dans les libertés fondamentales, le pluralisme, le pouvoir, l'école, la santé, l'immigration, les minorités confessionnelles. Ils finiraient ainsi malgré eux par se mettre à la remorque sinon des objectifs, du moins des priorités de l'État ; ou, dit autrement, par «se convertir lentement en gestionnaires étatiques du religieux» (p. 148), en délaissant le grand projet des pionniers d'ériger

une science capable de comprendre la nature même du religieux en société (p. 147).

\*

On a là une clé pour aborder plusieurs des études empiriques proposées dans ce collectif. Santé, religion et spiritualité sont conjuguées dans les contributions de **Géraldine Mossière** et d'**Émilie Audy**. Le cours d'éthique et culture religieuse est au centre du texte de **Lori G. Beaman** et **Christine L. Cusack**; il intéresse aussi **Leni Franken** dans une instructive comparaison entre le Québec et la Flandre. La laïcité, les accommodements raisonnables, les minorités confessionnelles – notamment les musulmans, et les signes religieux, toutes questions distinctes, mais souvent amalgamées, y compris par les savants – sont traitées par **Valérie Amiriaux** et **Paco Garcia**, **Samuel Blouin**, **Bertrand Lavoie**, **Kiyonobu Date**, **Jean Baubérot**, et dans le texte d'**Emily Laxer**, **Jeffrey G. Reitz** et **Patrick Simon**.

Ces articles donnent une bonne idée de la recherche récente; comme celui de **Sara Teinturier** et **Matthieu Brejon de Lavergnée**, qui porte sur les thèses soutenues ou en cours depuis les années 2000. **Hillary Kaell** y ajoute : le monde se globalisant et les universités poussant à l'internationalisation, une partie de la recherche québécoise change d'échelle pour tenir compte du « transnational », de l'« international », du « mondial » (p. 397). Trois thèmes, dit-elle, prennent de l'ampleur : religion et immigration, missions étrangères catholiques, mouvements religieux émergents et nouvelles technologies.

**Deirdre Meintel** d'une part, **Reginald W. Bibby** et **Rodney Stark** de l'autre, sont les seuls du collectif à étudier la religion ou le religieux pour lui-même dans des travaux de terrain. Les enquêtes de marché effectuées vers 2015 montrent qu'existerait encore bel et bien un potentiel de croissance pour l'Église catholique, y compris parmi les Québécois de langue française qui constituent 95 % des catholiques du Québec. La principale force de l'Église, selon Bibby et Stark, ne réside pas dans sa vitalité actuelle, on s'en doute, mais dans ce que les Québécois sont encore si attachés à leur identité culturelle catholique qu'ils n'en recherchent quasiment jamais une autre. Certes, plusieurs lorgnent du côté de certaines spiritualités marginales, ainsi que l'observe **Deirdre Meintel**, mais rares ceux qui s'y convertissent. En fait, lorsqu'ils sont en quête spirituelle et quelle que soit leur confession, tant les natifs que les immigrants ont plutôt tendance à circuler entre divers courants, dans l'espoir avant tout de guérison et de mieux-être. Tout ce religieux se fait discret, c'est un « tabou » (p. 346). En effet, bien des lieux de cultes sont invisibles parce que leurs membres n'ont pas les moyens de s'établir ou n'ont pas obtenu le permis requis; par ailleurs, dans l'appréhension d'être mal reçu, on se tait généralement sur sa quête ou ses croyances, ou encore on se dit spirituel plutôt que religieux. Selon Meintel, rien de cela n'est spécifique au Québec, quoique ce pourrait y être un peu plus marqué qu'ailleurs.

Terminons en soulignant les rapports entre nation et religion. **Kevin J. Christiano** ne minimise pas l'indifférence des chercheurs des États-Unis pour le Québec. Il dit bien la difficulté de comparer les parcours religieux des deux contrées. Néanmoins, le nationalisme québécois n'est pas sans résonance dans ce pays. **Geneviève Zubrzycki** explique comment elle s'est prise pour y faire publier son *Jean-Baptiste décapité*. **José Santiago**, enfin, compare catholicisme et nationalisme au Québec et au Pays basque. Là comme ici, pendant un siècle et demi, religion et nation se sont soutenues l'une l'autre, et le nationalisme traditionnel s'est donné une mission providentielle. À partir des années 1960, le déclin du catholicisme s'est accompagné d'un transfert de sacralité : la nation étant devenue une fin en soi, son histoire et son territoire, pour les nationalistes, ont acquis un nouveau caractère sacré. Santiago analyse que si la violence a été beaucoup plus présente là qu'ici, ce serait que la nation québécoise possède au Canada des caractéristiques distinctives plus claires, y compris la religion, que la nation basque en Espagne. On n'aurait donc pas eu besoin ici de la violence pour délimiter les frontières symboliques de la nation.

**Jean-Marc Larouche** raconte l'histoire et les premières années de la Société québécoise d'étude de la religion (1987-2000). Maintenant qu'elle est relancée, souhaitons qu'elle continue longtemps d'offrir à la communauté savante des ouvrages riches d'autant de science et de réflexion.

Lucia Ferretti  
Département des sciences humaines  
Université du Québec à Trois-Rivières